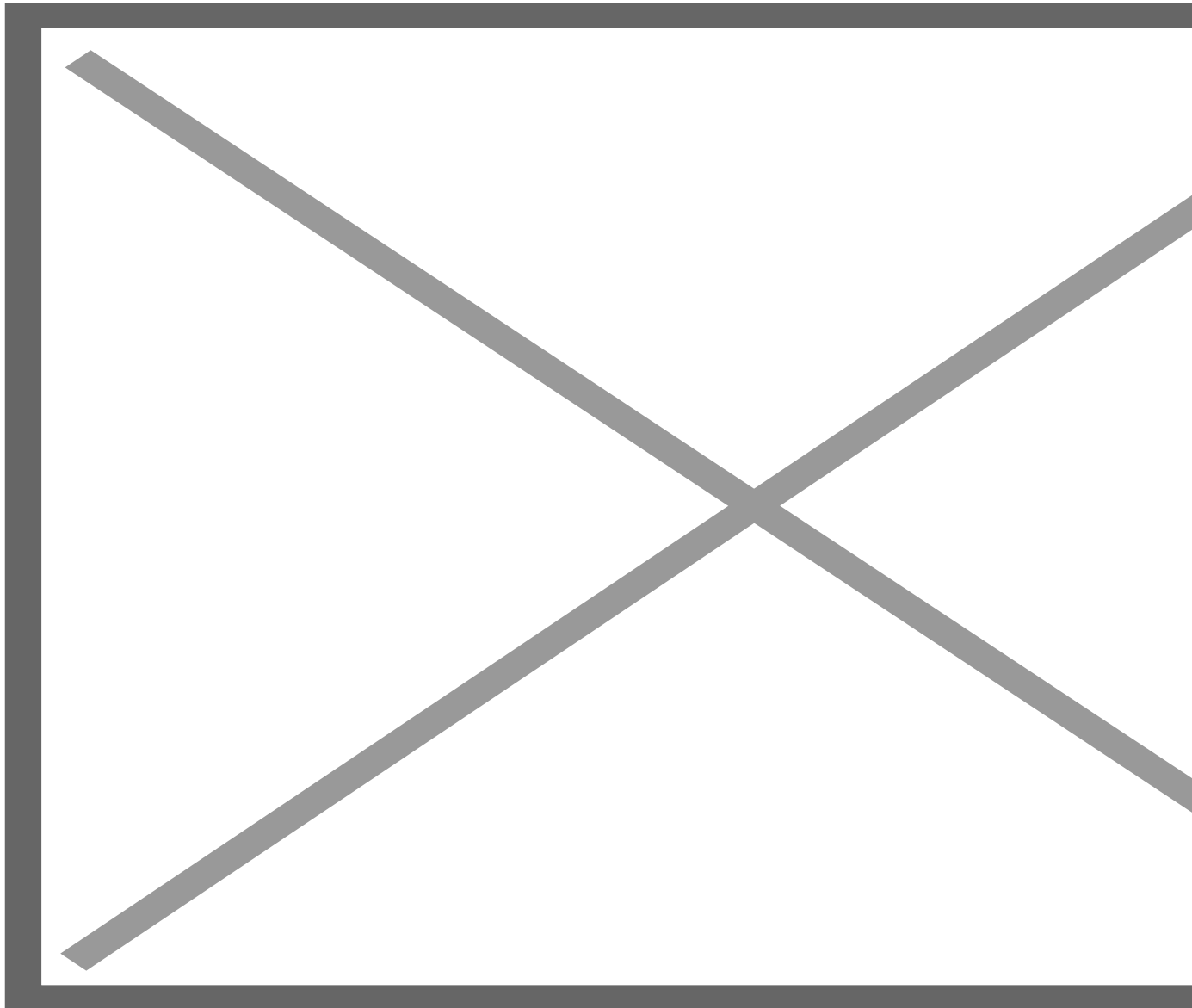

Les dirigeants israéliens ciblent les assassinats â?? et en font payer le prix aux vivants

Description

Le gÃ©nocide Ã Gaza a-t-il amÃ©liorÃ© la sÃ©curitÃ© d'Ã© une seule personne en IsraÃ©l ? Sommes-nous plus en sÃ©curitÃ©, alors que l'Ã© on attend la riposte de l'Ã© Iran Ã© l'Ã© assassinat de Haniyeh ?

Par Orly Noy, le 2 aoÃ»t 2024



Panneaux d'affichage des dirigeants du Hamas Ismail Haniyeh et Mohammed Deif avec inscription « À l'immortelle » - Tel Aviv, le 2 août 2024. (Miriam Alster/Flash90)

Nous sommes désormais confrontés à la guerre régionale de Gog et Magog que Benjamin Netanyahu attendait si d'arriver. Chacun d'entre nous essaie maintenant, avec horreur, de deviner quelle sera la réponse aux récents assassinats que nos dirigeants considèrent comme une « brillante réussite » de la machine de guerre sophistiquée d'Israël et de savoir si nos enfants y survivront. Nous contemplons maintenant le sort des otages, craignant de dire ce que nous savons être vrai.

C'est peut-être le moment de s'arrêter et de se demander s'il n'y avait vraiment pas d'autre solution. Cet enlisement dans un enfer sans fond était-il un destin inévitable ?

La réponse iranienne à l'assassinat du chef du Hamas, Ismail Haniyeh, à Téhéran, viendra, tout comme les représailles du Hezbollah à l'assassinat de son commandant Fuad Shukur, même si on ne peut en connaître ni l'intensité ni la nature. Masoud Pezeshkian, le nouveau président iranien et le plus modéré des candidats de la République islamique, s'est engagé à prendre ses distances avec la belligérance de son prédécesseur et à ramener l'Iran sur la voie du dialogue avec l'Occident.

Mais l'assassinat de Haniyeh, immédiatement après l'investiture de Pezeshkian, met le président au pied du mur. Il devra désormais prouver son leadership, répondre à cette violation flagrante de la souveraineté de son pays et approfondir son alliance avec le Hamas.

« Passible de mort » est probablement l'expression la plus utilisée dans le discours public israélien pour décrire les récents assassinats. C'est l'une des nombreuses justifications qu'Israël a trouvées pour justifier sa violence débridée au cours des dix derniers mois. Mais il y a quelque chose de terrifiant dans le fait que la question de savoir si quelqu'un est considéré comme « passible de mort » dicte notre sort ici plus que celle de savoir si nous, les civils, sommes dignes de vie.

À chaque intersection depuis les massacres du 7 octobre, Israël a choisi la voie de la violence et de l'escalade. Les justifications n'ont jamais manqué : nous devons répondre avec force aux attaques ; nous devons persécuter ceux qui les ont initiées et exécutées ; nous devons intensifier la pression jusqu'à ce qu'ils rendent les otages ; nous devons attaquer le Liban en réponse aux roquettes ; nous devons signaler à l'Iran que nous ne resterons pas silencieux quant au soutien qu'il apporte au Hezbollah.

Mais en fin de compte, le choix automatique de l'escalade violente est suicidaire. Cette inertie est telle qu'elle ne nous permet pas de poser des questions fondamentales, existentiellement vitales : Le génocide criminel que nous perpétrons à Gaza a-t-il amélioré la sécurité d'une seule personne en Israël ? Sommes-nous plus en sécurité maintenant, alors que nous attendons la riposte iranienne ? Israël se porte-t-il mieux sur la scène mondiale que le 7 octobre ?

La réponse évidente à toutes ces questions rhétoriques est un non catégorique. Alors pourquoi continuons-nous sur cette voie destructrice, alors que le prix à payer ne fait qu'augmenter ? Pourquoi les gens raisonnables considèrent-ils la mort de Haniyeh comme une opération brillante,

alors que nous ne pouvons même pas estimer le prix à payer ?

Il est facile de tout mettre sur le dos de Netanyahu, de dire que la guerre sert sa survie politique et qu'il a intérêt à la poursuivre indéfiniment. C'est vrai, mais c'est une explication trop facile. Netanyahu a en effet choisi de sacrifier la vie de dizaines de milliers de Palestiniens à Gaza, la vie d'otages israéliens et notre sécurité collective pour son profit personnel. Mais le public israélien s'est engagé dès le début, avec une joie glorieuse, sur la voie mortelle tracée par Netanyahu.

Ce n'est pas seulement la soif de vengeance qui a envahi la société israélienne après le 7 octobre, galvanisant une violence meurtrière d'un genre que nous ne connaissions pas. C'est l'extinction de la capacité à imaginer autre chose qu'une violence futile. Le public israélien est confronté à une réalité troublante : il ne dispose pas des outils lui permettant de s'interroger sur ses propres intérêts et de décider entre différents modes d'action stratégique. Parce qu'il n'y a rien d'autre dans la boîte à outils israélienne qu'un marteau et un pays qui ne dispose pas d'une gamme d'outils est un pays très dangereux pour ses citoyens, et plus encore pour ses populations occupées.

Dix mois après le massacre, la société israélienne aurait pu être ailleurs. Elle aurait pu être déjà en train de se remettre de son terrible traumatisme, avec tous les otages rentrés vivants. Des dizaines de milliers de citoyens n'auraient pas été déplacés de leurs maisons au nord et au sud, et tant de vies de soldats auraient été épargnées. La bande de Gaza ne serait pas devenue Hiroshima du Moyen-Orient, avec près de deux millions de Palestiniens assiégés, racinés et affamés. Au lieu de cela, dix mois de choix criminels nous ont conduits à un abîme sécuritaire, économique, social et moral que même les plus pessimistes d'entre nous n'auraient pu imaginer.

Il ne s'agit pas d'une sagesse rétrospective. Certains d'entre nous ont mis en garde contre les conséquences de la voie terrifiante choisie par Israël et ont proposé une alternative. Nous avons été dénoncés comme des défaits, des négateurs des massacres et des partisans du Hamas.

Aujourd'hui encore, sur fond de liesse après les assassinats, nous répétons : c'est une voie destructrice, stupide, dangereuse, et nous pouvons encore changer de cap. Mais une société qui ne peut imaginer une approche non violente est vouée à l'extinction. Et il est effrayant de constater que nous continuons à emprunter cette voie les yeux grands ouverts.

Orly Noy est rédactrice à Local Call, activiste politique et traductrice de poésie et de prose en farsi. Elle est présidente du conseil d'administration de Batslem et militante au sein du parti politique Balad. Ses écrits traitent des lignes qui se croisent et définissent son identité en tant que Mizrahi, femme de gauche, femme, migrante temporaire vivant à l'intérieur d'une immigrante perpétuelle, et du dialogue constant entre elles.

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine

Source : [972 Mag](#)

Une version de cet article a d'abord été publiée en hébreu dans [Local Call](#).

date créée
2024/08/07